

« Pour de vrai ? »

« C'est la parole qui est d'or ;

Le silence est de plomb. »

Hervé Bazin (« Ce que je crois » - 1977)

Assise sur le muret de pierres sèches, j'attends. C'est long. Fait chaud. Trop chaud ! Si maman n'avait pas tant insisté, je ne me serais pas déguisée en meringue. En plein mois d'août, en plus ! J'aime pas. Mais pas du tout ! Ces volants mousseux m'agacent et le tulle rêche du jupon me gratouille. Suis sûre que la peau de mes cuisses ressemble aux pétales râpeux d'une pivoine fanée. Le comble, c'est que pour aller avec cette robe, y'avait que les petites ballerines de l'été dernier. Beaucoup trop petites du reste. Mes pieds ont grandi en un an et mes orteils sont tout recroquevillés sur le cuir racorni. Chaque pas me donne l'impression atroce qu'une souris dévore le bout de mes doigts avec autant d'appétit que si elle plantait ses dents pointues dans un morceau de gruyère. J'aurais préféré mettre des sandales ou des sabots. Maman n'a pas voulu. « *Il faut que tu sois belle, Emmanuelle...* ». Sa rengaine me sort des oreilles ! Elle me l'a serinée je ne sais combien de fois depuis ce maudit soir où le maire est passé chez nous. Ça fait six jours. Alors, pour lui faire plaisir, ce matin, j'ai attaché mes boucles blondes avec de jolis peignes nacrés et j'ai mis mon habit du dimanche. Même si je sais bien qu'on est vendredi...

D'habitude, quand y'a pas école, on se lève très tôt ce jour-là et on part en famille au marché. Toute la matinée, pendant que papa et maman vendent les produits de la ferme, je gambade dans le village avec mes copines : Colette et Marinette. Je me demande bien ce qu'elles font sans moi à cet instant. Est-ce qu'elles se racontent des histoires ? Ou bien sont-elles en train de sauter sur les cases d'une marelle tracée à la craie Place des Tilleuls ? « *Bru ! T'as fait bru Emmanuelle !* ». D'ordinaire, cette remarque me crispe. Surtout quand j'ai presque atteint le *Ciel*. Mais là, ça me ferait presque plaisir. Parce que ce qui m'énerve vraiment aujourd'hui, c'est de rester plantée là comme une endive. Ce matin, papa est quand même allé vendre des œufs et des fromages de chèvre. Maman est restée avec moi. Elle aussi, attend. À l'intérieur de la maison. Le temps passe-t-il plus vite à l'ombre ou au soleil ? J'en sais rien. En plus, j'ai soif. Mais pas envie de bouger. Trop mal. Aux pieds comme dans la tête. Suis si triste ! Pourtant, tout allait si bien avant la visite du maire !...

C'était lundi dernier. Maman avait préparé pour dîner un potage aux courgettes et une omelette de pommes de terre. Comme d'habitude, fumets et saveurs étaient au rendez-vous. Autour de la table en chêne, nous nous régaliions tous les trois. Dans un silence troublé par le tintement des couverts sur les assiettes, papa et moi nous exclamions : « Hum ! Ha ! C'est bon !... ». Nous avons toujours été très complices. J'adore ses cheveux qui ressemblent à des serpentins de neige et son sourire attendri quand il me regarde. Forcément, fille unique, arrivée sur le tard. Encore que maintenant j'sais plus. Au fond, cette mauvaise langue de Mathilde avait peut-être raison. Je me souviens encore de ses paroles, un jour où la marelle avait mal tourné à la récré :

– Toi, l'étrangère, on te demande pas ton avis ! D'abord t'es pas née ici. Ma grand-mère m'a dit que t'as été adoptée. D'ailleurs, tu ressembles pas à tes parents !

Blessée, je suis lui avais alors répondu instinctivement :

– C'est même pas vrai ! J'ai les yeux bleus. Comme ma mère !

J'ai jamais voulu en parler à la maison. J'avais trop peur que ce soit la vérité. En plus, je sais bien que certaines filles à l'école sont jalouses de moi. Parce que dans leurs familles, la plupart du temps c'est soupe à la grimace alors que chez nous, c'est velouté au sourire tous les soirs. Enfin, c'était... Car tout est chamboulé depuis que le maire est venu.

Le dîner était presque fini lorsque Monsieur Gontrand a toqué à la porte. Trois coups secs. Papa est allé ouvrir. En découvrant son visage sévère, j'ai immédiatement compris qu'il allait annoncer quelque chose de grave. Maman m'a demandé d'aller dans ma chambre. J'ai obéi. L'oreille collée sur la porte, je n'ai pas réussi à comprendre quoi que ce soit. Ce quart d'heure a duré un siècle. Quand le maire a franchi le seuil en sens inverse, je me suis précipitée vers la cuisine. J'y ai découvert mon père debout. Immobile comme une statue d'église. Regard enraciné sur les tomates du sol. Assise à table, ma mère effondrée pleurait. Sans un mot, je me suis blottie contre elle. Ses larmes ont redoublé. Son haleine de miel s'est approchée de ma joue pour susurrer : « *Je t'aime tant...* ». La musique de ces quatre mots a coulé à travers la pelote de laine qui coinçait ma gorge. Je n'ai pas pu retenir les sanglots qui ont jailli brutalement.

Puis, la voix rocailleuse de mon père a émiétté un aveu incroyable :

« *Emmanuelle, il faut que tu saches que... que... maman et moi ne sommes pas réellement... tes parents. En 1939, tu n'étais qu'un bébé lorsque ton père et ta mère, exilés d'Allemagne, ont dû fuir la France. Avant de partir, ils t'ont confiée au maire qui nous a demandés de te protéger le temps de la guerre. Nous t'avons recueillie et traitée comme notre fille. D'ailleurs, pour tout le village, tu étais l'enfant que nous avions tant espérée. Excuse-nous, chérie, de ne t'avoir jamais rien dévoilé. Nous avons failli à notre devoir. Nous pardonneras-tu un jour ? Si je te dis ça, ce soir, c'est parce que... Monsieur Gontrand a eu des nouvelles de... ton papa qui est revenu de... de... Peux pas, Louise. Dis-lui, toi... ».*

Prononcées dans un souffle, ses dernières paroles presque inaudibles sont restées sans écho. Hébétée, ma mère murée dans le silence, a continué à caresser mes cheveux d'un geste machinal. J'aurais voulu m'évanouir pour échapper à la douleur qui résonnait dans ma tête où les mots s'étaient enfoncés comme des clous. Un mélange d'amour et de haine écrasait ma poitrine. Alors, j'ai crié :

« *Noooooon ! Mon papa, c'est toi ! Personne d'autre !* ».

En larmes, j'ai quitté le nid des bras de maman pour me réfugier dans ma chambre. L'univers venait de s'effondrer.

Le lendemain, Louise a fini de me raconter « l'histoire ». Mon vrai papa allait venir me chercher pour m'emmener vivre ailleurs. En Allemagne ou à Paris ? À la maison, personne ne savait. J'étais désespérée à l'idée de quitter la douceur provençale. Comme une tige de lavande, on allait m'arracher à ma terre. Les jours suivants ont été aussi noirs que l'image de l'Apocalypse dans mon cahier de catéchisme. L'esprit inondé sous une pluie d'interrogations et de réflexions, je suis restée muette. La crainte des réponses m'a retenue de poser la moindre question à papa et maman. D'ailleurs, je ne savais même plus si je devais encore les appeler comme ça. J'ai longuement cherché des ressemblances avec eux. Juste pour me prouver qu'ils étaient mes parents pour de vrai. Mais à part les yeux de Louise, je n'ai rien trouvé. Notre vie de famille a radicalement changé. Repas sans entrain. Conversations sans intérêt. Bisous sans chaleur. Hier, j'ai même refusé d'aller acheter des souliers au village. Enfermée dans ma chambre, j'ai prié tout l'après-midi la Vierge Marie pour que le cauchemar s'arrête. Le miracle ne s'est pas produit. Ce matin, quand maman m'a réveillée en disant : « *Il faut que tu sois belle aujourd'hui, Emmanuelle...* », j'ai compris.

Assise sur le rebord du mur brûlant, j'aperçois une silhouette sur le chemin de la ferme. Le soleil fait cligner mes yeux. Si seulement ça pouvait être un mirage ! Mais maman vient vers moi et me prend la main. Ensemble, nous nous dirigeons vers l'homme qui s'approche. J'ai peur. Encadré de cheveux blonds coupés ras, son visage me paraît à la fois jeune et vieux. Les rides sur ses joues ressemblent à des sillons humides. Ce sont des larmes. J'savais pas que les papas pleuraient aussi. Il se penche et me serre contre lui. Mots et sanglots se bousculent dans sa bouche. Son accent est bizarre. Il parle l'étranger. Les secondes s'étirent en éternité. Ses bras décharnés m'encerclent. Tandis que mon regard s'ancre sur le numéro écrit à l'encre bleu au-dessus de son poignet, je l'entends ânonner sans fin : « *Hannah. Hannah. Meine geliebte tochter*¹... ». Subitement, le soulagement me submerge. C'est sûr ! C'est une erreur. Ce monsieur ne peut pas être mon père pour de vrai. Moi, je m'appelle Emmanuelle... Emmanuelle Corbière... pas Hannah !

¹ *Meine geliebte tochter* : traduction littérale de l'allemand : *Ma fille chérie*.